

LA MOLESKINE DU DIABLE

Je ne serai jamais un véritable écrivain car je n'ai pas de petit carnet. Un véritable écrivain a un petit carnet à couverture de moleskine dans lequel il inscrit de petites notations, lumières, visages, dialogues entendus dans le métro. Il ne se sépare jamais de ce petit carnet. Grâce aux notations qu'il y note son œuvre paraît vraie, vécue, ouverte sur le monde, le simple fait d'observer pour noter dénote une attention au monde toujours en éveil, un permanent souci d'autrui et de tout. Si j'avais un pareil carnet mon œuvre aussi serait ouverte, vraie et soucieuse, au lieu d'être ronchon, nombriliste et autocentrée. Le monde y palpiterait en grands chuintements bleus au lieu de quoi cette œuvre, faute de moleskine, reste riquiqui et bouclée sur elle-même, ne racontant que des histoires de célibataires mal embouchés qui habitent des appartements en enfilade ou trouvent des pistolets dans des

cinémas. En plus, ces histoires riquiqui s'imaginent avoir une signification universelle, j'ai honte.

Dans un carnet, le véritable écrivain n'inscrit pas seulement des *petites notations* mais aussi des *idées d'intrigues*. On lui raconte une anecdote, il l'inscrit dans son petit carnet, en faisant usage d'abréviations et d'initiales : X mariée à Y mais renc. Z d'où pb, par ex. En injectant les notations dans les idées, on finit par disposer d'un *projet bien étayé*, de quoi aborder sereinement le moment de la mise en œuvre. Aussi les écrivains qui, dans un moment de dépit, jettent tous leurs carnets au feu accomplissent-ils, au moins sur le plan littéraire, un vrai suicide. J'en ai connu beaucoup. Le véritable écrivain non seulement a des carnets mais, un jour ou l'autre, pris de dépit, les fout au feu. À chaque écrivain de ma connaissance qui jetait ses carnets au feu on m'expliquait qu'il s'agissait littérairement parlant d'un suicide, vu que cet écrivain, n'ayant plus de carnets, n'avait plus rien à écrire et comme je ne voyais pas le rapport on me disait d'un air de pitié mâtinée de reproche mais enfin, il n'a plus de matériau. Je restais songeur. Il fallait donc du matériau. On ne se lançait pas les yeux fermés cramponné à un simple fil, pistolet, enfilade, voyage en bord de mer pour se suicider pour de bon, on ne sautait pas dans le vide, ce fil à la main, en se disant on verra bien ce qui arrivera. Je rêvais à la sensation rassurante que ce devait être d'avoir en permanence sur soi un carnet rempli de matière. J'imaginai l'entièreté, la plénitude. Bien sûr, il y avait les moments

de dépit, mais il me semblait quand même que, dans l'ensemble, en cas de passage à vide ou de sensation de flottement, non seulement face à la page mais en général dans la vie, il devait suffire de palper le carnet dans la poche de sa veste à chevrons, d'en éprouver la rigidité indubitable sous le tweed, pour se sentir aussitôt raffermi et rasséréné à l'idée de l'épaisseur confortable de choses à dire qu'on conservait par-devers soi.

Je pensais souvent à mon propre manque de carnet. Je me disais il était une fois un auteur sans carnet, il n'avait pas de matériau et son œuvre était nombriliste. Un jour qu'il était assis sur un banc du Jardin des plantes, me disais-je, en train de songer à son défaut de moleskine, il s'aperçut soudain qu'à l'autre bout de ce banc, pourtant libre lorsqu'il y avait pris place, était posé un petit homme aux yeux délavés portant un chapeau de feutre vert orné d'une barbe de chamois. Par son allure générale le personnage évoquait plus ou moins les Balkans, l'Europe de l'Est, à l'époque, entendons-nous bien, où il y avait encore une différence entre elle et l'autre. Il ne cessait pas, depuis que l'écrivain l'observait du coin de l'œil, de lui adresser des sourires et de se livrer à force mimiques et petites gesticulations. Soulevant discrètement son chapeau pour laisser apercevoir son crâne rond aux cheveux roux et ras, mais ce n'était pas ça qu'il voulait montrer, c'étaient, comme l'auteur s'en avisa soudain à son inexprimable effroi, les cornes indéniables quoique courtes qui perçaient son cuir chevelu. Inexprimable effroi, me répétais-je avec

ennui, là il faudrait peindre en détail, ralentir, déplier toutes les étapes de la prise de conscience de l'écrivain, je me sentais accablé d'avance. Disons plutôt, me disais-je, que le type n'a pas été étonné le moins du monde, ce qui d'ailleurs après coup l'a beaucoup surpris. Mais sur le moment il a compris immédiatement, tout comme s'il n'avait jamais cessé de s'attendre à cette rencontre, comme ça on coupe aux étapes. Le diable, car c'était lui, agitait un petit carnet à couverture de moleskine. Rouge. Je suis un peu gêné en ce moment disait-il avec de multiples clins d'œil, ne voudriez-vous pas m'acheter ceci.

L'écrivain comprit immédiatement, pas besoin de lui faire un dessin. Des notations à pleines pages, plus vraies que nature et magiquement renouvelées de jour en jour, des idées de romans à perte de vue. L'Ennemi du genre humain hochait la tête en souriant d'un air complice.

Et pas seulement ça, dit-il de sa curieuse voix de fausset. La garantie aussi d'une inspiration toujours renouvelée lorsque vous abordez la phase de rédaction.

L'écrivain se rendait bien compte qu'il avait là à portée de main la possibilité de devenir enfin un écrivain à part entière. À tâter, dans son veston, un carnet toujours plein sans même avoir eu à le remplir soi-même, on devait, imaginait-il, se sentir particulièrement tranquilisé quant à sa nature d'homme de plume. Cependant il était surtout

intéressé par le personnage. Il s'y était attendu de tout temps, d'accord, mais maintenant qu'elle se produisait il était conscient qu'une telle entrevue présentait un caractère exceptionnel. Pour le coup, il y aurait eu de quoi prendre des notes. Pourquoi l'Europe de l'Est, pourquoi les chaussures de randonnée. Le vert était la couleur du Prince de ce monde, Michelet le rappelait dans *La Sorcière*. Le rouge, bon, on s'y attendait, une concession regrettable au stéréotype. Mais le Rideau de fer ?

Le diable avait l'air embêté. Il promenait un regard chagrin sur les parterres de cyclamens et de pensées, songeais-je. Marmonnant ce serait trop long à vous expliquer, on m'attend Là-bas, d'ailleurs vous connaissez vous-même la réponse puisque nous apparaissions à chacun sous l'aspect que lui-même nous prête. Que sais-je, moi, Boulgakov, Faust, mon apparence doit avoir pour vous quelque chose de littéraire. Il revenait à son calepin.

Combien, finit par demander l'auteur, impatienté. Le diable aussitôt parut plus à l'aise et se mit à geindre. On n'a rien sans rien, mon pauvre monsieur, psalmodiait-il d'une voix fausse, les temps sont durs. Cependant il tirait d'une des poches de sa veste tyrolienne un couteau pliant à manche de corne ainsi qu'un flacon d'alcool à 90° et un sachet de coton hydrophile. C'est pour la signature du pacte, dit-il sur un ton d'excuse, maintenant, nous sommes tenus de désinfecter,

que voulez-vous, avec toutes ces pandémies, les gens sont devenus méfiants.

L'auteur avait oublié le pacte. C'était pourtant le nœud de la question. Sans croire à l'existence de son âme immortelle, il était toujours hostile à l'idée de signer quelque engagement que ce fût. Vous êtes bien certain que ça marche, demanda-t-il, un peu bêtement. Le diable lui jeta un regard offensé : monsieur, vous parlez au Malin ; ou je suis un escroc qui a réussi à se faire greffer des cornes et vous avez gagné un joli carnet, ou je suis qui je suis et vous devez savoir que j'ai une réputation d'honnêteté à défendre.

L'écrivain réfléchissait, pensais-je. Garantisiez-vous la publication des ouvrages, finit-il par interroger. Parce que si c'est pour garnir des étagères de romans refusés, ça ne vaut pas la peine d'engager son Salut.

Le diable reprit aussitôt l'air constipé. Mon Dieu, dit-il avec un geste évasif, j'imagine que des romans diaboliquement conçus devraient trouver sans trop de mal un éditeur. L'auteur eut un ricanement amer, et le Démon, conscient du caractère pitoyable de cet argument, baissa la tête.

Enfin, reprit l'homme, c'est bien simple, vous incluez dans votre offre la garantie éditoriale ou rien ne se fait.

Le Mauvais se tortillait au bout du banc. Je ne suis pas mandaté, disait-il d'une voix de plus en plus faible, il faudrait que j'aie demandé des instructions. Je crains qu'il ne faille faire appel à l'échelon supérieur de ma hiérarchie, et même alors je ne sais pas si.

En même temps il paraissait fondre, reculer, se ratatiner dans l'air du soir. En quelques instants, sous les marronniers, il n'y eut plus que l'ombre. L'écrivain sut tout de suite, pensais-je, qu'il n'en entendrait plus parler.

Pierre Ahnne